

MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Lyon
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

LES ANNONCES
Se traitent de gré à gré.



POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

ÉTRANGER

Un an... 12 fr.

BONIMENT

Nous sommes d'autant plus à l'aise pour dire du bien de M. Thiers que nous nous sommes peu gêné pour exprimer les méfiances que son passé politique nous inspirait, — ce qui paraît à excité contre nous de grosses colères de la part de certains gens qui se jetant à la tête du premier sauveur venu, n'admettent pas qu'on le discute, et ont acclamé tour à tour avec le même enthousiasme Emile Ollivier et Gambetta.

Dans tous les cas nous nous mettrons d'accord pour aujourd'hui, avec ces susceptibilités ombrageuses, en reconnaissant qu'au milieu du désarroi général du pays, dans cette chambre agitée, houleuse et tapageuse, le petit Thiers est à peu près le seul qui ne perde pas la tête, et qui conserve ses lunettes d'aplomb sur son nez.

Il a dit d'excellentes choses ce chef de pouvoir en paletot gris dans son dernier discours, et on a bien fait d'en coller un extrait contre les murs.

— Savez-vous à qui appartient la « victoire, s'est-il écrié en s'adressant aux écoliers de la Chambre? — Aux plus sages! Tachez de gagner devant le pays ce prix de sagesse et de bonne conduite. »

Et comme les écoliers n'aiment pas les remontrances, et comme en politique le bon sens et la saine raison, sont tout ce qu'il y a de moins recherché et de moins prisé, les paroles de M. Thiers n'ont obtenu que quelques rares très bien, que des applaudissements sur quelques bancs, et la majorité vexée de se voir gourman-

dée, s'est retournée sur son coude avec la moue d'un collégien qui vient de recevoir deux heures de retenue.

La sagesse et la modération ce n'est pas par là qu'elle brille en effet cette brave majorité qui compte dans son sein des aboyeurs aussi déterminés et aussi intolérants que les mamelouks des chambres impériales.

Ils sont là un certain nombre de monarchistes non moins enragés, non moins exaltés, non moins hallucinés, non moins chevelus que les démagogues à tous crins qui siègent à l'Hôtel de Ville de Paris sous la présidence du citoyen Assy.

Impossible de leur faire entendre raison à ces enfants terribles chez lesquels la monarchie est arrivée à l'état d'idée fixe et de monomanie. « Je veux mon roi na! Et tout de suite! »

Vous ne les en ferez pas sortir et chaque fois que M. Thiers parle devant eux de maintenir la République, on les entend grommeler et grogner à la façon d'un chien à qui on enlève son os.

Mais vous ne comprenez donc pas enragés que vous êtes, que le maintien de la République est pour le moment la seule politique rationnelle, raisonnable, pratique et sensée;

Vous ne comprenez donc pas que votre antipathie trop ouvertement manifestée contre la République a été sinon la cause, au moins le prétexte des insurrections de Paris, de Lyon, de St-Etienne, de Toulouse et de Marseille.

L'Assemblée veut escamoter la République, voilà le mot d'ordre autour duquel se sont ralliés la plupart des insurgés qui n'auraient eu qu'une sympathie fort médiocre pour leurs entraîneurs inconnus, si ces derniers ne s'étaient pré-

sentés comme les soutiens et les sauveurs de cette République que vous détestez cordialement peut-être, mais pour laquelle il serait plus adroit de dissimuler votre haine.

Vous ne comprenez donc pas, que convoqués au nom de la République qui existait de fait avant vous, qu'appelés avec le seul mandat, l'unique mission de conclure la paix, de pourvoir à l'exécution de ses conditions, et de procéder à la réorganisation du pays, — vous n'avez pas à vous occuper d'autre chose, ni à manifester vos préférences pour telle ou telle forme de gouvernement, car vous n'êtes pas *constituants*, car il faut bien le dire puisque vous n'entendez pas à demi-mots, — car cela ne vous regarde pas!

Pensez vous que le chef du pouvoir exécutif, pensez vous que l'ancien ministre de Louis-Philippe, pensez-vous que M. Thiers soit plus républicain que vous?

Eh mon Dieu non, il n'est pas républicain, il ne l'a jamais été, il ne le deviendra pas probablement, — mais il est trop habile et trop fin politique pour se laisser aller à des entraînements monarchistes inconsidérés.

Il comprend bien lui, qu'une répugnance trop accentuée contre la République n'est pas de saison à l'heure qu'il est il comprend bien que des velléités de la renverser seraient une excuse et une justification toute trouvée pour les canoniers de Montmartre et leurs émissaires, et lorsqu'il retient la majorité de la chambre sur cette pente anti-républicaine où elle se laisse glisser avec trop d'abandon, il ne fait ni du républicanisme ni du monarchisme, il fait de la politique sensée, ce qui est bien déjà quelque chose, car seule cette politique peut sauver la

France.

Après avoir vu quatre gouvernements s'écrouler les uns sur les autres comme des châteaux de carte, après avoir été ministre une douzaine de fois, après avoir été mêlé pendant près de cinquante ans aux manipulations les plus secrètes de la cuisine politique, M. Thiers est arrivé croyons nous, à n'avoir aucune conviction bien arrêtée, aucune prédilection bien marquée pour telle ou telle forme de gouvernement.

Assez riche pour n'avoir plus besoin d'argent, assez âgé pour n'avoir plus d'ambition personnelle, assez privé de famille pour n'avoir pas de préoccupations dynastiques, revenu en un mot de tous les vieux plans, suivant une expression de la langue verte, — les émotions, les entraînements et les passions peuvent difficilement mordre sur la carapace d'indifférence et de septicisme dont il est cuirassé. Spectateur désintéressé, régisseur vieilli dans les coulisses de la politique, il cherche à diriger de son mieux les ébats de cette chambre où se heurtent les passions, les haines et les compétitions maladroités, et de temps en temps il rappelle à l'ordre et à la modération cette classe d'élèves indisciplinés en leur disant :

« Mes petits enfants, soyez sages, le plus sage aura le nanan! »

Malheureusement qui est sage aujourd'hui?

Sont-ce les insensés qui se mettant à la remorque des Assi, des Varlin, des Billio-ray et compagnie, essaient de renouveler les excès de 93, avec cette seule modification que la fusillade a remplacé la guilotine?

Sont-ce les brailleurs de la droite, qui en dignes successeurs des Vendre, des

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LE PARFAIT RÉVOLUTIONNAIRE

Manuel de poche.

Le bruit a couru ces jours derniers que les communaux du 22 mars, dépités du succès négatif de leur équipée grotesque, avaient l'intention de recommencer sur de nouveaux frais.

Il nous paraît évident que si ce premier coup de main n'a pas réussi aussi complètement que l'article Paris, cela tient à ce que nos insurgés de province n'avaient pas une notion suffisante de l'art de mener à bien une révolution, et de s'en faire plusieurs mille francs d'appointements.

Nous pensons donc être particulièrement agréable aux citoyens Blanc, Parraton et consorts en publiant un manuel du parfait révolutionnaire, que ces honorables citoyens pourront consulter, dans le cas où ils auraient envie de recommencer leur tentative avortée.

Cette cuisinière bourgeoise-politique pourra aussi être étudiée avec fruit par les villes de province qui moins avancées que Lyon, Saint-Etienne, Toulouse et Marseille, n'auraient pas encore monté chez elles un magasin d'insurrections parisiennes.

CHAPITRE I^{er}.

De l'organisation du mouvement.

Il a été prouvé depuis quelques mois que neuf

fois sur dix, les tentatives d'émeute et d'insurrection réussissent d'autant mieux que leur mobile est plus inexplicable et plus incompréhensible.

La foule ignorante a une sorte de vénération superstitieuse pour les choses qu'elle ne connaît pas, et on ne saurait trop exploiter cette vénération aveugle qui a le grand avantage d'éviter au parfait révolutionnaire la peine d'être instruit, raisonnable, logique et de donner à ses déclamations une ombre de sens commun.

Le parfait révolutionnaire s'appliquera par conséquent à choisir pour drapeau de l'insurrection un mot absolument incompréhensible et radicalement inexplicable aussi bien pour lui que pour les adeptes qu'il veut entraîner.

Les mots de *commune* et de *fédération* ont réalisé depuis quelques semaines toutes les conditions désirables à cet effet. C'est ainsi qu'on a vu des ouvriers de Ricamarie se mêler à une insurrection pour obtenir la proclamation non pas de la commune de Ricamarie, mais de la commune de SAINT-TIENNE! ce qui indiquait suffisamment que le mot *commune* était pour eux de l'hébreu le plus pur.

Aujourd'hui pourtant, à force d'avoir été ressasés, rabachés et remachés, les mots *commune* et *fédération* sont devenus un peu moins obscurs, on a cherché à les expliquer et à les définir, de sorte qu'ils ont perdu de leur autorité et de leur prestige.

Pour ne pas s'exposer à un échec, le parfait révolutionnaire fera bien par conséquent de chercher une expression moins claire : l'essentiel, nous le répétons est qu'on n'y comprenne rien.

Il n'y aurait pas d'inconvénient, par exemple, à adopter : *Colin-Tampon*, *Fanfan-la-Tulipe* ou *Rantanplan-tire-lire*.

CHAPITRE II.

Du moyen d'entraîner les masses.

Une fois son énigme trouvée, et lorsqu'il aura la persuasion intime que personne ne peut la deviner ni l'expliquer, lui moins que tout autre, le parfait révolutionnaire s'efforcera de réunir autour de son rébus politique, le plus grand nombre d'adhérents qu'il pourra trouver.

A cet effet, le parfait révolutionnaire convoquera dans une salle de concert ou de bal public deux ou trois cents personnes des deux sexes et il leur tiendra un discours dans ce goût :

Citoyens,

« On se moque du peuple! Les mandataires que vous avez nommés ne sont pas à la hauteur de leur mission. Ils vous avaient promis d'arriver en six semaines à l'extinction du paupérisme, et les rues sont encore pleines de mendiants.

Citoyens,

« Il faut absolument en finir avec ce système d'exploitation qui force le peuple à travailler pour vivre. Il nous faut une réorganisation complète, radicale de nos institutions qui tombent en pourriture, et cette réorganisation nous ne pouvons l'obtenir qu'avec les grands principes de *Rantanplan-tire-lire!* (Applaudissements prolongés.)

Citoyens,

« Je suis heureux de voir que vous me compre-

nez! Choisissons pour devise *Rantanplan-tire-lire* ou la mort! et marchons hardiment à la conquête de nos droits méconnus et de nos libertés violées. — Comptez sur moi comme je compte sur vous! »

Après ce discours qui ne manquera pas d'exciter parmi ses auditeurs un enthousiasme frénétique, le parfait révolutionnaire demandera à son assemblée de trois cents personnes qu'il qualifiera du nom de *peuple*, la nomination d'un certain nombre de *délégués*, pour aller exiger des autorités municipales et préfectorales la reconnaissance du système politique de *Rantanplan-tire-lire* et la réalisation immédiate de toutes les réformes qu'il comporte.

CHAPITRE III.

De la mission des délégués.

Les délégués nommés comme il vient d'être dit, et en tête desquels se trouvera bien entendu le parfait révolutionnaire, se rendront à l'Hôtel-de-ville et demanderont à être introduits auprès du préfet et du conseil municipal.

Là ils expliquent qu'ils sont les délégués du peuple, que le peuple a décidé l'établissement du régime *Rantanplan-tire-lire*, et qu'ils viennent demander l'accomplissement des volontés du peuple.

Quelques-uns des conseillers municipaux, séduits et comme fascinés par cette expression mystérieuse de *Rantanplan-tire lire* aussi bien que par le mot *peuple* répété trois ou quatre fois, pencheront visiblement du côté des délégués, ce qui donnera à ces derniers un aplomb plus accentué.

Que si le préfet ou le maire prennent la liberté de

Cassagnac et des Dugué de la Fauconnerie, menacent d'étouffer la Liberté sous leurs aboiements ?

Hélas non ! on dirait d'un steeple-chase où chacun cherche à obtenir le grand prix de la folie et de la sottise.

Et entre les exaltés de la République et les exaltés de la monarchie, nous nous demandons avec tristesse et découragement :

Que deviendra la France ?

Jacques BARBIER.

La Commune de Paris.

La Commune de Paris est constituée et sa proclamation solennelle a eu lieu mardi dernier au son de la musique et aux acclamations enthousiastes des bataillons fédérés de la garde nationale.

Si on avait demandé au premier venu de ces gardes nationaux qui défilait en criant : Vive la Commune ! Qu'entendez-vous par la Commune ?

Il y a gros à parier que ce premier venu aurait répondu : La commune c'est de ne pas payer de loyer et de recevoir trente sous par jour !

Car telle est en France l'éducation populaire, que l'on crie d'autant plus qu'on comprend moins.

En résumé la Commune de Paris n'est pas née viable. Les élections postiches qui ont eu lieu ont été faites sans légalité, sans régularité, sans sincérité.

Sans légalité, — car elles n'ont pas été édictées par l'Assemblée nationale, et il n'y a pas à dire mon bel ami ! L'Assemblée nationale, bonne au mauvaise, est le gouvernement légal du pays.

Sans régularité, — car les électeurs ont été mal ou imparfaitement convoqués, et ils ont voté avec d'anciennes cartes d'électeurs ou même des cartes de garde national.

Sans sincérité, — car d'une part, près de deux tiers des électeurs se sont abstenus, d'où il suit que les municipaux élus ne représenteraient que la forte minorité de la population parisienne, — et d'autre part, le comité central n'a pas abdiqué comme on pourrait le croire ; il décide de se maintenir dans ses attributions spéciales, mais si on met tout à fait la légalité sous les pieds, où irons-nous ?

Nous ouvrirons la porte à tous les coups de force, à tous les guet apens, et nous ne devrions jamais oublier qu'au lendemain du 2 décembre, Bonaparte s'est écrié : « Je suis sorti de la légalité pour rentrer dans le droit ! »

Au surplus elle s'écroulera d'elle-même cette commune, comme un échafaudage construit avec des planches vermoulues, et nous ne lui donnons pas six semaines d'existence.

Déjà les membres du comité central commencent à s'emprisonner les uns les autres, dans

demande aux délégués l'explication du mot Rantanplan-tire-tire les délégués hausseront les épaules en répondant d'un ton rogue : « Voulez-vous, oui ou non, vous soumettre aux volontés du peuple ? »

Cette injonction peu parlementaire sera inévitablement suivie d'un refus, et le parfait révolutionnaire devra immédiatement sortir de l'Hôtel-de-ville en s'écriant : « Aux armes, on ne veut pas de Rantanplan-tire-tire ! on refuse tout au peuple ! »

CHAPITRE IV.

Du coup de main.

Avant de tenter le coup de main qui doit le rendre maître du pouvoir, et lui permettre d'établir en toute liberté le système Rantanplan-tire-tire, le parfait révolutionnaire devra bien se demander :

1° Que les hommes d'ordre se font remarquer généralement par une timidité excessive et par un manque d'énergie absolue ;

2° Que les conseillers municipaux sont plus disposés à sauter par la fenêtre qu'à défendre les prérogatives de leurs droits et de leur mandat, au prix d'un danger quelconque ;

3° Que l'état-major de la garde nationale singulièrement bon enfant se prête volontiers à tout ce qu'on veut, pourvu qu'on lui paie régulièrement ses appointements ;

4° Qu'entre une menace de fusillade et l'accomplissement de son devoir, un général de garde nationale hésite rarement.

quinze jours ils se dévoreront. Aussi les appels de volontaires, les précautions militaires et les concentrations de troupes ordonnées par le chef du pouvoir exécutif seront-ils probablement superflus.

Et avant de marcher sur Paris, avant d'engager cette guerre impie qui s'appelle la guerre civile, le gouvernement sera bien de méditer la réponse connue d'un chirurgien à un patient qui voulait se faire couper le nez : — laissez donc il tombera tout seul !

REMEMBER

Nous prenons la liberté de rappeler au peuple Français plusieurs choses qu'il semble avoir oubliées complètement.

1o La France a été en guerre avec la Prusse pendant six mois.

2o La France a été vaincue par la Prusse.

3o La France a été obligée de céder à la Prusse l'Alsace toute entière et une partie de la Lorraine soit : trois départements, trente villes et quinze cent mille nationaux.

4o La France s'est engagée à payer à la Prusse une somme de cinq milliards en espèces, soit cinq mille millions.

5o Six cent mille Prussiens occupent actuellement le tiers du territoire Français, jusqu'à ce qu'on leur ait payé une première somme de cinq cent millions.

Toutes ces choses se passaient il y a environ six semaines.

On n'y pense plus aujourd'hui !

Et les Français, les Parisiens surtout parlaient dans ce temps là, de se préparer à une revanche.

Blagueurs va !

AUTOUR DE LA SEMAINE

Certes, l'on ne dira pas que l'éphémère gouvernement de MM. Perrare Perraton, Blanc et Cie aura passé sans laisser de traces. Il paraît que les nombreux travaux et les laborieux efforts de ces dévoués citoyens se sont fait sentir partout dans notre palais municipal.

Question de cabinet, probablement.

Eh bien, si notre conseil municipal, — dont les sorties sont si heureuses, — avait voulu faire montre de cet esprit dont il est prodigue, en discréditant d'un seul coup les communaux, il n'aurait qu'à suivre l'exemple de l'autorité préfectorale, qui sous l'empire, — au lendemain des fêtes officielles — ouvrait toutes grandes les portes des salons de réception, laissant la foule venir admirer les splendides dépouilles pour les invités de la veille.

Il fallait, le 25 mars au matin, ouvrir les portes des salons où Blanc, Perrare, Perraton et Cie avaient déposé leurs jetons de présence, afin que le peuple, invité à se rendre compte des opérations de la commune, put juger des capacités de ses prétendus mandataires.

Si après cela, le gouvernement de Perrare,

Ces convictions devront inspirer au parfait révolutionnaire une audace d'autant plus grande qu'elle sera moins dangereuse.

Par conséquent le parfait révolutionnaire n'aura qu'à convoquer le peuple armé au nombre de trois ou quatre cents citoyens au plus, lesquels se rendront à l'Hôtel-de-ville par les rues les plus larges et les plus fréquentées, en criant : Vive Rantanplan-tire-tire !

Les hommes d'ordre regarderont passer, le général de la garde nationale disparaîtra, l'état-major s'évanouira, la plupart des chefs de bataillon deviendront introuvables, le conseil municipal sautera par toutes les fenêtres, et le parfait révolutionnaire s'installera triomphalement à l'Hôtel-de-ville, sans que les partisans de Rantanplan-tire-tire aient pris la peine d'armer un seul chien de fusil.

CHAPITRE V.

Du discours au balcon.

Aussitôt que le parfait révolutionnaire aura remporté sa facile victoire, il se rendra au balcon de l'Hôtel-de-ville pour faire reconnaître ses pouvoirs par le peuple, et il prononcera l'allocution suivante :

Citoyens !

Les deux ou trois cents partisans du parfait révolutionnaire répondront au discours dont nous

Blanc, Perraton et Cie était resté en bonne odeur auprès du peuple, c'est que le peuple n'est pas dégouté.

Nous avons beaucoup manifesté, samedi et dimanche dernier. Manifestation en faveur de l'armée de Belfort, manifestation pour le préfet et le conseil municipal, manifestation en faveur de l'ordre rétabli, — c'est un des caractères de la République de manifester beaucoup et beaucoup trop.

De l'entrée solennelle des mobiles du Rhône, de la façon dont la population a fêté le retour dans leurs foyers de nos concitoyens qui ont eu la gloire de ramener leur drapeau sans souillure, nous n'avons rien à dire. On les a reçus en vainqueurs, on leur a prodigué bouquets et couronnes, chefs et soldats méritaient cet excès d'honneurs.

Mais nos pacifiques gardes nationaux, quelles raisons avaient-ils de se couronner de lauriers et de se couvrir de fleurs ? De quels combats revenaient ils victorieux ? Et le conseil municipal, auquel on jetait des bouquets et même des oranges, comme à un ténor qui adit son grand air sans défaillance, — quelle a donc été son attitude si vigoureuse et comment a-t-il rempli son rôle ? Sa sortie a-t-elle été aussi brillante que celles de Belfort ?

Vraiment, c'était un curieux spectacle que celui du perron de l'Hôtel-de-Ville.

Un conseil municipal, dont certainement quelques membres partagent les idées des communaux du 23 mars, recevait des ovations de la part des gardes nationaux, qui n'avaient rien fait pour empêcher l'échauffourée qui l'avait mis à la porte.

Des bataillons faisant un conseil municipal qui ne représente pas du tout leurs opinions.

Des bataillons qui la veille et l'avant veille, avaient arboré le drapeau rouge, monté la garde autour de Blanc et Perraton, contribué à l'insurrection, venant défilé et crier : Vive la République ! en l'honneur du drapeau tricolore, réinstallé malgré eux, et du préfet qu'ils avaient tenu sous clef.

Des officiers qui, deux jours auparavant, avaient proclamé la commune, venant acclamer l'évacuation de cette même commune.

Un état major de la garde nationale, incapable ou complice de l'émeute, continuant ses fonctions comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Enfin les bataillons de caninières obligées, ce qui n'était pas un des moindres attraits du spectacle....

Ah ! nous sommes de jolis farceurs, nous autres Français.

L'abbé Marchal va mettre en vente une nouvelle brochure intitulée La république tricolore (Métra, libraire éditeur).

Le titre indique assez clairement quelles sont en politique les idées du Père Marchal. Il répudie l'autocratie monarchique et aussi bien que l'autocratie démagogique et on ne saurait trop être de son avis.

Quant à la monarchie de droit divin, le Père Marchal nous paraît réfuter ses partisans avec leurs propres armes en leur mettant au nez ce passage de l'Écriture :

Le peuple juif se lassa un jour de ses juges et de-

venons de donner le résumé fidèle par des acclamations enthousiastes, et le parfait révolutionnaire heureux de ce succès oratoire se retirera dans ses appartements.

CHAPITRE VI.

De la proclamation.

Dès le lendemain de la prise de possession de l'Hôtel-de-ville, le premier soin du parfait révolutionnaire sera de rédiger une proclamation dans les termes que voici :

Citoyens !

Vous avez hier par vos acclamations unanimes approuvé et sanctionné la révolution légitime accomplie au nom des grands principes de Rantanplan-tire-tire.

D'un coup de votre robuste épaule, vous avez renversé un pouvoir qui vous opprimait et une administration qui n'avait plus assez d'énergie et de résolution pour remplir le mandat que vous lui aviez confié.

Par conséquent, forts de votre volonté et de votre approbation, nous avons pris les décisions suivantes :

Le préfet est destitué. Le conseil municipal est dissous.

Incessamment nous vous appellerons à de nouvelles élections pour choisir des mandataires plus dignes de vous.

Je qu'à ce jour que notre désintéressement et notre impatience de descendre du pouvoir, ne sauraient faire attendre longtemps, l'administration de

manda un roi. Samuel consulta le Seigneur qui ordonna de transmettre ainsi sa réponse au peuple assemblé : « Voici quel sera le droit du roi qui gouvernera : Il prendra vos enfants pour conduire les chariots ; il s'en fera des cavaliers de timon ; il courra devant son char. Il fera de vos filles des fumées, des cuisinières et des boulangères. Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans les champs, dans vos vignes et dans vos plans d'olivier pour le donner à ses serviteurs. Il vous fera payer la dime de vos blés et du revenu de vos vignes pour avoir de quoi donner à ses eunuques et à ses chiens. Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, et les fera travailler pour lui. Il prendra aussi la dime de vos troupeaux, vous serez ses esclaves. Vous crierez alors contre le roi que vous aurez choisi, et le Seigneur ne vous exaucera point, car ce roi vous l'aurez voulu. »

Il est certain que les rois n'ont guère servi à autre chose jusqu'à présent, et Samuel n'était pas précisément un sot.

Malheureusement les prophètes de ce temps comme ceux d'aujourd'hui prêchaient dans le désert, et les peuples ne paraissent guère s'être corrigés, puisqu'ils ne sortent de la dictature de Bonaparte que pour retomber sous la dictature du citoyen Assy.

Espérons que grâce au talent du Père Marchal, la République tricolore opérera dans les esprits une conversion salutaire dont nous avons terriblement besoin.

La vérité sur les fusils Enfield.

Le public s'est préoccupé il y a quelques semaines, de connaître le prix exact de ces fameux fusils qui n'ont pas joui à Lyon d'une faveur signalée.

Voici à ce sujet des renseignements que nous tenons de source certaine.

Il a été acheté en Amérique au commencement d'octobre 43,000 fusils Enfield aux prix suivants :

20,000 ayant déjà servi. 22,50
10,000 idem. 25
13,000 entièrement neufs. 39

Les cartouches coûtaient environ sept centimes.

Les fusils Enfield avaient été achetés dans la prévision qu'ils seraient transformés en Sniders, mais comme les carabiniers, ils sont arrivés trop tard.

Le général Cremer, que l'on croyait à la tête des gardes nationaux fédérés de Paris, et qu'il était question de faire passer devant un conseil de guerre, à cause de son alliance avec l'insurrection, — vient d'être reçu admirablement à Versailles, par M. Leslé, qui lui a conféré le grade régulier de général de brigade.

Il est sérieusement question de nommer le général Cluseret, maréchal de France.

On nous assure que, dorénavant, le conseil municipal se réunira dans une salle du rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville, afin que dans tous les cas, ses séances aient une issue moins dangereuse.

Et, encore, par prudence, les élus de notre commune ont ils l'intention de demander la démission d'un de leurs collègues, dont le nom leur inspire peu de confiance.

Ils ne veulent rien avoir de Barodet dans leurs lieux de réunion.

HECTOR PERIÉ

de votre cité et de vos intérêts sera confiée aux membres d'une commission provisoire, dont les noms vous ont été jetés du haut du balcon de l'Hôtel-de-ville, et que vous avez accueillis par des applaudissements enthousiastes.

Citoyens ! « Bannissez de votre esprit toute inquiétude, et continuez vos travaux ; vaquez paisiblement à vos affaires, n'ayez aucun souci de vos intérêts ; les délégués du peuple veillent sur vous ! »

Signé : les membres de la commission provisoire,

Brindavoine. — Torticoli. — Varlope. — Barbasson. — Malcuit. — Chaudorelle. — Ducassis.

N. B. Dans le cas où aucun imprimeur ne voudrait se charger de cette proclamation, le parfait révolutionnaire fera occuper les ateliers des imprimeurs récalcitrants par des hommes armés qui, en exigeant de force l'impression de la proclamation ci-dessus, consacreront tout d'abord la liberté de l'imprimerie.

CHAPITRE VII.

De l'alimentation.

Après ces travaux importants, le parfait révolutionnaire et ses amis auront faim et soif.

Pour apaiser ces deux besoins naturels, ils réquisitionneront chez le charcutier et le chandrier le plus voisin, une quantité suffisante de victuaille et de liquides pour pourvoir à l'alimentation des

PETITS PSAUMES

I.

La République fait beaucoup parler d'elle. — C'est du reste, un inconvénient qui peut arriver aux femmes les plus fabuleusement vertueuses, — et, s'il m'était permis d'exhumer des souvenirs bibliques, je la comparerais volontiers à une chaste Suzanne avec beaucoup de vieillards autour, depuis les ramollis de l'empire jusqu'aux caducs de la monarchie.

En ce moment, la pauvre qui n'en peut davantage, est également compromise par la majorité de Versailles et la minorité de Paris. Pour nous, il est bien évident qu'elle porte, dans le même dessein, les canonniers de Montmartre et les... je n'oublie pas de l'Assemblée, pour parler le langage fleuri du père Duchêne; — malheureusement, il y a en Europe un tas de gens soupçonneux, qui se tiennent, entre les coulisses et le foyer, de petits dialogues de ce genre : « — Vous savez la République française! cette vieille réputation de vertu! Eh bien!... avec!... Ah! bah! avec!... — c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! » — et qui remettent en caisse les 5 milliards qu'ils allaient donner en mariage à notre jeune République. Et nous n'avons même pas pour la disculper aux yeux de ces banquiers méticuleux, le Daniel de la chose, Gambetta. — Ce vigoureux républicain se repose sur ses Lauriers en mangeant de l'olla-podrida.

II

Les citoyens de Belleville, les communards de Lyon et de Saint-Etienne, ont une telle nostalgie de la gargotte et des fourneaux économiques, qu'ils ne peuvent embaumer un hôtel de ville de leur présence, sans vouloir assimiler l'administration au bœuf à la mode; ils veulent du gouvernement à la portion. — Ces gens qui refusent le plat commun sont assez peu dans leur assiette pour qu'on ne leur fasse pas un crime de cette manie, lorsque ladite manie ne va pas plus loin, mais leur passage éphémère au pouvoir est presque toujours marqué par ces fusillades qui rappellent les plus beaux mouvements de l'empire.

Je sais qu'à cette même époque de transition ou de décadence, on doit passer bien des petites choses à ces gens qui essaient de ressusciter la vieille gaieté française. Il est évident que rien n'est spirituel comme de fusiller à bout portant deux généraux français, que rien ne facilite, n'accélère la digestion comme l'exécution d'un préfet, — et qu'on se sent en proie à un rire inextinguible en songeant à une deuxième entrée des Prussiens à Paris. Néanmoins, je me permettrais de faire observer à ces aimables exécutants qui font de si jolies variations sur la corde du terrorisme, que leur procédé touche un peu à l'exagération. Avec ce système de fusillades on ne peut plus sortir sans être abordé par un groupe de citoyens qui vous disent : « Ah! c'est vous, charmés de vous rencontrer; permettez-nous de profiter de la situation pour vous fusiller un peu. » — Certes, il faudrait être bien profondément hypocondriaque pour ne pas se tenir les côtes à une proposition aussi pleine de gaieté. — Toutefois, je leur conseille de n'abuser de rien, même des plaisanteries surannées qui ont valu à Marat ce beau surnom d'ami du peuple, qu'il partage avec les lézards.

III.

Le Français, né folâtre, créa la guillotine. Nous nous montrons, il faut l'avouer, d'une admirable ingéniosité, lorsqu'il s'agit de nous détruire nous-mêmes. L'histoire qui est belle mine pour les vaudevillistes, offre assez d'exemples, de cette pro-riété merveilleuse qu'ont la moitié des Français, d'égorgner l'autre moitié. Depuis la Saint-Barthélemy, nos annales fourmillent de combats héroïques où nous nous sommes admirablement entretenus. — Nous avons pu accomplir quelques exploits à l'é-

tranger, mais nous ne nous sommes jamais mieux battus que contre nous. Aussi, lorsqu'on s'occupait des derniers armements, j'ai bien ri de la naïveté des braves gens qui s'imaginaient qu'on fondait des balles pour les loger dans les têtes carrées de la Prusse! Je savais bien, moi, que nous n'astiquions si bellement nos boutonnettes que dans le but folichon de nous ouvrir mutuellement le ventre comme de simples Japonais.

Il y a encore quelques bourgeois retardataires qui ne comprennent pas tout ce qu'il y a de réjouissant à voir le peu de canons que la Prusse nous a laissés, bombarder le peu de maisons qu'elle n'a pas brûlées. Ainsi j'entendais dire l'autre jour à un monsieur malveillant :

« Quand j'essaie de me rendre compte de notre situation à venir, j'en arrive fatalement à ce fait divers qu'on lira, un jour ou l'autre dans le Times :

Hier, le peuple français qui revenait des Folies-Belleville, a été attaqué par une troupe de bandits qui l'ont à moitié assommé. Transporté immédiatement chez un coutelier, son premier mouvement, en revenant à la vie, fut de se précipiter sur un rasoir et de s'en flanquer 57 coups dans l'abdomen en chantant la Marseillaise.

Il y aurait peut-être encore un moyen de prévenir cet accident; — ce serait d'annexer la France à Charenton et de nommer le docteur Blanche, président de la République.

IV

Plusieurs personnes dont les thermomètres sont dignes de foi, — nous assurent que la France est en ce moment au-dessous du niveau de l'Espagne.

Après avoir joué avec succès les grands premiers rôles! — O revers des Austerlitz! — Nous sommes appelés à prendre l'emploi des Polonois, ce qui rentre dans les grandes utilités. — Nous porterons à l'Europe ses lettres sur un plateau; notre ambition doit s'arrêter là. — Cette petite dégringolade est du reste joliment méritée, et tout homme raisonnable ne saurait éprouver pour notre peuple de braillards et de coiffeurs, plus d'intérêt que ne lui en peut inspirer l'an 40.

Mais ce qu'il y a de navrant dans la situation, c'est qu'on va faire sur nous des romances aussi désastreuses que celles que la Pologne nous a jadis inspirées, juste retour des choses d'ici-bas, — on distillera notre malheureuse épopée dans tous les casinos d'Europe, et les guitaristes nomades feront des journées fabuleuses à chanter nos malheurs dans les cours.

O mes frères, on vendra pour un sou des images copieusement coloriées, où nous serons représentés dans des attitudes affaissées, opposant aux canons Krupp, des fusils à piston qui ont encore moins de portée que les faux-polonois.

V

Hélas! hélas! nous sommes, et de par notre faute, si mal cotés à toutes les bourses européennes, que nous ne trouverions peut-être pas 25 centimes de nos droits de citoyens français, même chez les Nez-Percés, peuple avide pourtant de civilisation.

A. SPIC.

M. Gambetta voyage.

Depuis quelque temps, on se demandait : — Qu'est devenu Gambetta? — Gambetta voyage en Espagne! Au risque de passer pour trop scrupuleux, il nous semble que ce n'est pas le moment. Lorsqu'on a gouverné la France pendant cinq mois, lorsqu'on a disposé en maître de ses finances, de ses hommes et de ses ressources de

CHAPITRE IX.

Des réformes.

Le parfait révolutionnaire manquerait à tous ses devoirs s'il ne commençait par placer ses réformes sous l'égide de la liberté la plus complète et la plus absolue.

Ce principe solennellement et publiquement posé, le parfait révolutionnaire en déduira les conséquences et les décisions que voici :

Peine de mort.

Considérant que la peine de mort est absolument contraire aux institutions d'une nation civilisée, et à la fraternité républicaine.

Article premier. — La peine de mort est abolie. Art. 2. — Seront fusillés tous les individus compris dans les catégories ci-après :

Les officiers de l'armée active ou de la garde nationale qui se livreraient à des tentatives criminelles pour renverser la commission provisoire reconnue par l'acclamation du peuple tout entier;

Les simples gardes nationaux qui prêteraient leur concours à ces chefs coupables;

Les individus pris en flagrant délit d'espionnage des actes de la commission — et généralement tous les traités au pays.

N. B. Cette dernière dénomination étant excessivement vague et élastique, permettra au parfait révolutionnaire d'en tirer un parti des plus avantageux.

toute nature, lorsqu'on a tenu dans ses mains le sort d'une nation, et que cette nation, broyée par le talon prussien, en proie aux divisions intestines agonise sur le grabat que lui a laissé la rapacité du prince de Bismarck;

Peut être y aurait-il autre chose à faire pour M. Gambetta qu'à se promener sur les bords du Tage et du Guadalquivir;

Peut être y aurait-il un autre rôle à jouer que celui de voyageur indifférent et désintéressé, parcourant les sierras, une canne à la main et une jumelle en bandoulière.

Sans doute, l'Espagne est un pays agréable, le climat y est enchanteur, les sites pittoresques et les femmes charmantes...

Mais on se fusille à Paris, citoyen, mais on s'assassine à St-Etienne, mais on s'insurge à Marseille, mais les Prussiens sont toujours là! Est-ce que par hasard ces petits événements ne sauraient vous émouvoir et vous détourner de vos pérégrinations plus ou moins sentimentales?

Certes, nous n'avons jamais entendu rendre Gambetta responsable de toutes les fautes, de toutes les sottises, de toutes les incuries, de toutes les dépredations qui se sont commises autour de lui.

Nous avons rejeté très-loin toutes les insinuations véniennes, par lesquelles on a cherché à le mettre de moitié ou de quart dans les gaspillages scandaleux auxquels se sont livrés certains individus, sous prétexte de défense nationale.

Nous avons toujours pensé et nous pensons encore que Gambetta a fait ce qu'il a pu dans la mesure de ses forces, de son activité et de son énergie pour le salut du pays.

Mais plus il a été sincère et désintéressé dans ses efforts malheureusement stériles, plus c'est pour lui un devoir impérieux de chercher à guérir et à cicatrizer les blessures que le pays a reçues sous son gouvernement.

Gambetta a été élu député par Strasbourg, par Paris, par Alger et par Marseille.

Quand on a l'honneur d'avoir été choisi pour représenter par quatre départements, il y a autre chose à faire, nous le répétons, qu'à aller se promener.

Au milieu de la crise terrible que nous traversons, alors que chaque député devrait être à son poste, alors que chaque républicain sincère devrait s'efforcer de sauver du naufrage les épaves du pays qui se noie et de la République qui sombre, — les excursions tra los montes ne sont point de saison.

C'est vraiment prendre les choses d'un cœur trop léger, t M. Gambetta, voyageant en Espagne, après la défaite du Mans et la débâcle de l'armée de l'Est, ressemble, à s'y méprendre, à Emile Ollivier, voyageant en Italie, après Freschiwiller et Sedan.

Un triste modèle qu'il a choisi là!

LES RÉFRACTAIRES.

Ce n'est pas une raison, ce nous semble, parce que la guerre est finie et la paix signée pour que messieurs les réfractaires demurent tranquillement chez eux sans encourir le moindre désagrément et la plus petite peine.

Ce serait vraiment trop commode. Des réfractaires il y en a de deux sortes : Les uns prenant les devants ont bouclé leur malle et filé d'un pied léger au-delà de la frontière à la première annonce d'une levée en masse.

Les autres sont partis avec leurs bataillons

Liberté individuelle.

Considérant que la liberté individuelle est le plus précieux des biens des citoyens.

Article premier. — Les détenus politiques seront immédiatement relâchés.

Art. 2. — Seront incarcérés préventivement le préfet, le maire et les conseillers municipaux qui n'ont pas donné leur adhésion au programme de Rantanplantière.

Seront incarcérés également tous fonctionnaires ou individus quelconques, convaincus de manœuvres à l'intérieur contre la sûreté de la commission.

Presse.

Considérant que la liberté de la presse est un des principes fondamentaux de tout gouvernement républicain :

Article 1. La presse est libre;

Art. 2. Aucun journal ne pourra être suspendu ni supprimé;

Art. 3. Tout journaliste coupable de critique ou d'insulte envers la commission instituée, sera condamné à mort.

N. B. Le parfait révolutionnaire aura soin d'insister particulièrement sur cette distinction capitale, c'est que s'il faut fusiller les journalistes, il ne touchera en aucun façon au journal.

Droit de réunion.

Considérant que le droit de réunion est un droit primordial auquel on ne saurait porter atteinte sans

ou leurs légions, mais après deux ou trois étapes ils ont rebroussé chemin, laissant les autres continuer la route et courir les chances de la bataille.

Le résultat est le même.

D'aucuns sont allés bravement se faire casser la tête ou les membres pour le pays, pendant que leurs camarades alliant la prudence du serpent à la timidité de la gazelle, se promenaient n'importe où, leurs bonnes mains dans leurs bonnes poches, en dehors de la trajectoire des canons prussiens.

S'il est permis aujourd'hui à ces messieurs de rentrer dans leur foyers, de reprendre la vie privée qu'ils n'ont jamais quittée, et de se livrer aux utiles travaux de la paix sans recevoir la récompense de leur belle conduite,

Que devient au milieu de cela l'égalité devant la loi?

Certes nous ne demandons ni la fusillade, ni les travaux forcés, ni l'emprisonnement, ni même l'hôtel des haricots contre les courageux citoyens qui ont eu plus de jambes que de patriotisme.

Mais nous estimons qu'il serait parfaitement injuste et inique de laisser complètement impunies ces honteuses désertions en présence des sacrifices douloureux que se sont imposés tant d'autres Français.

Il y a deux genres de peines qu'il est absolument nécessaire de leur infliger :

Une peine morale d'abord en publiant dans des cadres spéciaux les noms, prénoms, professions et domiciles des réfractaires, afin que nul n'en ignore.

Une peine pécuniaire ensuite en condamnant lesdits réfractaires à une amende qui variera suivant l'importance de leur fortune.

La destination de ces amendes est toute trouvée : elles serviront à indemniser en partie les soldats blessés ou les familles des malheureux morts au service de la Patrie.

Il est de toute justice que cette lourde charge qui incombe au pays soit atténuée et allégée par une contribution imposée aux réfractaires.

Jamais impôt plus équitable n'aura été perçu.

Et ces messieurs se tireront encore à bon compte de la guerre.

Ils auraient pu y laisser leur peau comme tant d'autres, il n'y laisseront que leur bourse.

Et leur honneur, dit s-vous?

Sans doute, mais ce second sacrifice n'exigera probablement pas grand déboursé de leur part.

Les alliances impossibles.

Le gouvernement nous a déclaré dernièrement, que tous les chefs d'armée rentrant en France, venaient offrir leur épée à l'Assemblée nationale pour combattre l'insurrection.

On a cité entre autres le nom de Canrobert.

Que M. Thiers y prenne garde, il y a là des alliances et des compromissions impossibles.

Les généraux de Compiègne et les guerriers de Saint Cloud doivent aujourd'hui rester dans l'ombre, et il serait honteux pour l'Assemblée de confier la défense de ses préroga-

violer les principes élémentaires de la liberté :

Article 1. Le droit de réunion sera exercé par les citoyens dans sa plénitude et sans le moindre obstacle;

Art. 2. Les rassemblements séditieux dans lesquels on crierait : vive l'ordre! ou vive la France! pourront être dissipés à coups de fusil.

Art. 3. Les individus frappés par cette fusillade légitime seront traités d'émeutiers, à moins qu'il ne soit prouvé que ce sont eux-mêmes qui se sont tirés les uns sur les autres.

CHAPITRE X.

Dénouement.

Grâce à ces mesures énergiques, le parfait révolutionnaire pourra se maintenir au pouvoir pendant six semaines, jusqu'à ce qu'un Croquemitaine quelconque s'en empare violemment et s'empresse de mettre en pratique pour son propre compte le système de gouvernement de Rantanplantière.

Alors le parfait révolutionnaire pourra se convaincre d'une chose, s'il est susceptible d'être convaincu de n'importe quoi :

C'est que tous les dictateurs se ressemblent quelque soit leur nom, quelle que soit leur cocarde.

C'est que ces violences insensées, ces arrestations et ces fusillades frappent en plein cœur deux victimes innocentes qui s'appellent :

La vraie République et la vraie Liberté.

L. LUCIAIR

tives aux hommes dont l'incapacité, l'ignorance et la présomption grotesque ont jeté la France sous la botte du Prussien.

Si les Canrobert, les Lebœuf, les Frossard et les de Failly, ont repris l'épée qu'ils avaient rendue à Sedan et à Metz, cette épée est suffisamment déshonorée pour qu'ils n'osent la montrer au grand jour, et s'ils ont l'impudence de l'offrir au chef du pouvoir exécutif, le devoir de ce dernier est de la repousser avec des pincettes.

Ce serait payer trop cher le triomphe, que de le devoir aux capitulés de Sedan et de Metz, aux souteneurs du 2 décembre, et si l'Assemblée a quelque souci de sa dignité, elle se gardera d'accepter pour champion contre les fusilleurs de la rue de la Paix, — les fusilleurs du boulevard Montmartre.

Le grand Napoléon.

Guerre d'Espagne.

Dès son arrivée à Erfurt, Napoléon reçoit les députés de cette ville et leur dit : « Je ne suis pas votre prince, je suis votre maître. » Ces députés baissent la tête et se retirent sur l'ordre de leur maire.

L'empereur Alexandre se présente ensuite : les deux empereurs, les deux amis de Tilsitt s'embrassent, se jurent paix et amitié éternelles. Le sultan permet au czar de faire tout ce qu'il voudra dans le Nord. Celui-ci déclare qu'il fera les yeux sur tout ce que le sultan fera dans le Midi. Et qu'on soit persuadé d'une chose, c'est que je n'invente rien en m'exprimant ainsi : je dis la vérité en riant. Pendant les réjouissances d'Erfurt, raconte un contemporain bien placé pour connaître ce qui s'y est passé, Napoléon permit à Alexandre de s'emparer de la Finlande. A ce prix, Alexandre promet de fermer les yeux sur l'occupation de l'Espagne. Ce fut au milieu des fêtes que l'on fit ce trafic d'hommes.

Drant quinze jours, des fêtes splendides, payées par les peuples, sanctionnant cet odieux contrat. Les deux empereurs se séparent enchantés l'un de l'autre : celui du Nord s'empare de la Finlande; celui du Midi rentre à Saint-Cloud le 19 octobre, et, le 23 du même mois, il nous fait connaître ses projets :

« Je pars, dit-il, je pars dans peu de jours pour me mettre moi-même à la tête de mon armée, et, avec l'aide de Dieu, couronner dans Madrid, le roi d'Espagne, et planter mes aigles sur les forts de Lisbonne. »

Il est à Bayonne le 3 novembre; le 4, il entre en Espagne. Il est reçu, le 7, par le malheureux Joseph. Il marche aussitôt sur Madrid, dont il faut pour ainsi dire conquérir la route. Mais quelle gloire !

« Il est impossible, écrit-il de Burgos, le 15 novembre 1808, il est impossible de trouver de plus mauvaises troupes, soit dans les montagnes, soit dans la plaine. Ignorance crasse, folle présomption, cruauté contre le faible, souplesse et lâcheté avec le fort : voilà le spectacle que nous avons sous les yeux. Les moines et l'inquisition ont abruti cette nation. »

Dans cette même ville de Burgos, cette nation abruti possède des magasins de laine pour une valeur de trente millions : Napoléon les recueille et les fait transporter à Bayonne : c'est autant de pris sur l'ennemi !

Et cette nation abruti, que l'on pille, que l'on

déponille, et dont on fusille, massacre et mitraille les habitants, exactement comme en Egypte, cette nation abruti, dit je, se sent encore l'âme assés torte, a-ssez fière, assez énergique, pour repousser le joug que veut lui imposer le dominateur et le propriétaire de la France ! cette nation abruti sera citée j stement, avant quatre ans, pour modèle à l'Europe et aux peuples opprimés !

Le 27 novembre 1808, Napoléon est à Aranda-de-Duero, d'où il écrit :

« Un nommé Patafox, ancien garde du corps, homme sans talent et sans courage, espèce de mannequin d'un moine véritable chef de parti, qui lui fait donner le titre de général, a été le premier à prendre la fuite. Au reste, ce n'est pas la première fois qu'il agit de la sorte ; il a fait de même dans toutes les occasions. »

Ce nommé Patafox est l'intrépide gouverneur de Saragosse et le type du patriotisme. Quoique sans talent, il en a eu assez pour tenir en échec et combattre successivement le général Lefebvre-Desnouettes et les maréchaux Moncey, Mortier et Lannes. Ce mannequin n'a jamais pris la fuite devant les ennemis de son pays, et c'est malade, souffrant, et les armes à la main qu'il a été fait prisonnier de guerre dans la ville qu'il a immortalisée par son héroïque défense. Napoléon ca'omnie donc ici, selon son habitude, le héros qu'il a conservé prisonnier en France pendant cinq ans.

Mais nous voici sous les murs de Madrid. Le peuple espagnol veut s'y défendre à outrance. s'y ensevelir même ! Les hauts, les grands, les inutiles hésitent : ils se présentent devant Napoléon, le 3 décembre 1808, sous le titre d'envoyés de la ville de Madrid, et demandent la journée du 4 pour faire entendre raison au peuple.

« Vous employez en vain le nom du peuple, leur répond le superbe empereur ; si vous ne pouvez parvenir à le calmer, c'est parce que vous-même vous l'avez excité, vous l'avez égaré par des menonges. Rassemblez les curés, les chefs de convents, les academies, les principaux propriétaires, et que d'ici à six heures du matin la ville se rende, ou elle aura cessé d'exister. Je ne veux ni ne dois retirer mes troupes. Vous avez massacré les malheureux prisonniers français qui étaient tombés entre vos mains. Vous avez, il y a peu de jours, laissé trainer et mettre à mort dans les rues deux domestiques de l'ambassadeur de Russie parce qu'ils étaient nés Français. L'inhabilité et la lâcheté d'un général avaient mis vos mains des troupes qui avaient capitulé sur le champ de bataille, et la capitulation a été violée. »

« Vous, monsieur Morla, quelle lettre avez-vous écrite à ce général ? Il vous convenait bien de parler de pillage, vous qui, étant entré en Roussillon, avez enlevé toutes les femmes et les avez partagés comme un butin entre vos soldats. Quel droit aviez-vous, d'ailleurs, de tenir un pareil langage ? La capitulation vous l'interdisait. Voyez quelle a été la conduite des Anglais qui sont bien loin de se piquer d'être rigides observateurs du droit des nations : ils se sont plaints de la convention du Portugal, mais ils l'ont exécutée. »

« Violent les traités militaires, continue Napoléon, c'est : renoncer à toute civilisation, c'est se mettre sur la même ligne que les Bédouins du désert. Comment donc osez-vous demander une capitulation, vous qui avez violé celle de Baylen ? Voilà comme l'injustice et la mauvaise foi tournent toujours au préjudice de ceux qui s'en sont rendus coupables... »

« Retournez à Madrid, conclut Napoléon ; je vous donne jusqu'à demain à six heures du matin. Revenez alors, si vous n'avez à me parler du peuple que pour m'apprendre qu'il est soumis. Sinon, vous et vos troupes, vous serez tous passés par les armes. »

Le surlendemain, 5 décembre 1808, Napoléon parcourant les rues de Madrid, s'écrie : « Qu'ils sont coupables ceux qui exposent tant de citoyens

« paisibles, tant d'infortunés habitants d'une grande capitale à tant de malheurs ! »

Deux jours après, un soldat de la garde impériale est trouvé possesseur de plusieurs montres qu'il a volées. Il est saisi et fusillé sur la principale place de Madrid, et Napoléon dit : « Dieu m'a donné la force et la volonté nécessaires pour surmonter tous les obstacles. »

Le 15, supposant que les Espagnols ont oublié ses paroles du 7, Napoléon répète qu'il n'est aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de ses volontés et que « les Bourbons ne peuvent plus régner en Europe. »

Le même jour, il déclare qu'aucune puissance ne peut exister sur le continent influencée par l'Angleterre, et que « s'il en est qui le désirent, leur désir est insensé et produira tôt ou tard leur ruine. »

Rentré à son quartier impérial du Champ-Martin, près de Madrid, il apprend qu'il se trouve au grand théâtre de cette ville une fort jolie personne de quinze ou seize ans tout au plus, aux cheveux noirs, à l'œil plein de feu et d'une fraîcheur ravissante. « Elle avait su, disent les Mémoires des contemporains, préserver sa vertu des dangers auxquels sa profession d'actrice l'exposait ; elle avait une belle âme, un bon cœur, une vivacité d'expression singulière : elle avait tout enfin, elle était adorable... Elle n'avait plus ni père ni mère ; elle vivait chez une vieille tante. »

Sur un portrait si séduisant, le fidèle époux de l'impératrice Joséphine, voulant prouver qu'il n'est aucun obstacle capable de retarder longtemps l'exécution de ses volontés, témoigne le désir de voir cette belle et ravissante actrice. M. de B..., préfet du palais de Napoléon, court chez la tante de la jeune personne, et le soir même l'adorable nièce est à Champ Martin, parée d'une manière éblouissante et parfumée de tous les parfums imaginables : Le grand guerrier remporte une nouvelle conquête ; mais cette fois sans effusion de sang...

« Il y avait deux heures à peine que j'étais sorti de la chambre à coucher, nous révèle le premier valet de chambre de Napoléon, lorsque j'entendis sonner à casser le cordon. J'entraî bien vite et ne trouvai que la jeune personne. L'empereur était dans son cabinet de toilette, la tête appuyée sur ses mains : « Constant, s'écria-t-il en me voyant, emmenez-moi cette petite ! elle me fera mourir avec ses odeurs : cela n'est plus supportable. »

« Il était bien tard, se disait Constant, pour renvoyer ainsi une femme. Mais l'ordre n'admettait point de réplique... J'allai donc, continue l'honnête Constant, faire part à la pauvre petite des intentions de sa Majesté. Elle ne comprit pas d'abord, et je fus obligé de lui répéter plusieurs fois : « Madame, Sa Majesté désire que vous vous retirez. » Alors elle se mit à pleurer, à me conjurer de ne pas la faire sortir à une pareille heure ; j'eus beau lui dire que je prendrais toutes les précautions nécessaires, une voiture douce et bien fermée ; elle ne mit fin à ses prières et à ses larmes et ne se consola un peu qu'à la vue d'un présent considérable dont l'empereur m'avait chargé pour elle. »

Après avoir corrompu, flétri, avili une jeune fille de 15 à 16 ans, Napoléon veut avilir, flétrir et corrompre une ville toute entière :

« Que les trente mille citoyens que renferme la ville de Madrid, ordonne-t-il, se rassemblent dans les églises, qu'ils prêtent devant le Saint-Sacrement, un serment qui sorte non-seulement de la bouche, mais du cœur, et qui soit sans restriction jésuitique ; qu'ils jurent appui, amour et fidélité au roi ; que les prêtres, au confessionnal et dans la chaire, les négociants dans leurs correspondances, les hommes de loi dans leurs écrits et leurs discours, inculquent ces sentiments au peuple ; alors je me dessaisirai du droit de conquête, je placerai le roi sur le trône, et je me

« ferai une douce tâche de me conduire envers les Espagnols en ami fidèle. La génération pourra varier dans ses opinions ; trop de passions ont été mises en jeu ; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur ; ils placeront au nombre des jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous ; et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne. »

Ne serait-ce pas le cas de répéter ici ce que Napoléon dit lui-même de cette guerre d'Espagne ? L'immoralité s'y montre par trop patente, l'injustice par trop inique, et le tout demeure fort vilain ? C'est aussi notre opinion.

Le 31 décembre 1808, dans le 22^e bulletin de l'armée d'Espagne, daté de Bénévente, Napoléon constate que cent quatre vingt mille hommes ont été battus et que les armées espagnoles ont cessé d'exister.

Le premier juillet 1809, dans son 23^e bulletin le nouveau Messie, le régénérateur des Espagnols emploie à la fois le sarcasme, l'ironie et la franchise pour jeter le ridicule sur l'armée anglaise.

« Les événements de l'expédition d'Angleterre, écrit-il, fourniront le sujet d'un beau discours d'ouverture du parlement. Il faudra annoncer à la nation anglaise que son armée est restée trois mois dans l'inaction, tandis qu'elle avait couronné les Espagnols ; que ses chefs ou ceux dont elle exécutait les ordres, ont eu l'extrême ineptie de la porter en avant lorsque les armées espagnoles étaient détruites ; qu'enfin elle a comencé l'année fuyant l'épée dans les reins, pour suivre par l'ennemi qu'elle n'a pas osé combattre, et par les malédictions de ceux qu'elle avait dû défendre ; de telles entreprises et de semblables résultats ne peuvent appartenir qu'à un pays qui n'a pas de gouvernement. »

« S'engager dans une lutte de terre contre la France qui a cent mille hommes de cavalerie, cinquante mille chevaux d'équipages et neuf cent mille hommes d'infanterie, poursuit l'infatigable railleur, c'est, pour l'Angleterre, pousser la folie jusqu'à ses derniers excès ; c'est être avide de honte ; c'est enfin diriger les affaires de la Grande-Bretagne comme pouvait le désirer le cabinet des Tuileries. »

Ah ! Napoléon, si ce que tu dis était vrai, si le cabinet anglais dirigeait les affaires selon les volontés du cabinet des Tuileries, tu n'écrirais pas deux jours après, dans ton 28^e bulletin, que « c'est l'esprit de haine et de rage qui anime le ministère anglais, à moins que tu n'aies voulu dévaler toi-même tes propres sentiments ; tu ne nous apprendrais pas qu'à Valladolid, le 7 janvier 1809, dix des plus mauvais sujets de la dernière classe du peuple ont été passés par les armes, « en exécution de tes ordres de sang et de démence ! »

Mais, dis-nous, à quelle classe du peuple appartenais-tu lorsque la main souillée de l'infâme Barras t'arracha de la misère et l'artna, le 13 vendémiaire, pour mitrailler les citoyens devant l'église St-Roch ? N'entends-tu pas que le sang innocent que tu as versé à Valladolid et en mille endroits divers cri vengeance ? Ne prévois-tu pas que la haine des Espagnols, la honte et le déshonneur que tu prétendais que les Anglais rapporteraient de leur intervention dans les affaires du continent, te poursuivront jusqu'à la postérité la plus reculée ? Je ne puis penser sans frémir, dit Bourrienne, aux torrents de sang qui ont inondé la Péninsule ; et pour quoi faire ? pour faire de Joseph Bonaparte un roi !

Collet Ferrer.



Pour tous les articles non signés

L'administrateur-gérant, A. ALRICY

LYON. — Impr. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 3.

MALADIES CONTAGIEUSES ET DE LA PEAU
Aiguës ou chroniques les plus rebelles
Dont le traitement aurait été infructueux
Guéries RADICALEMENT par le **ROB-SAVARES!**
PERFECTIONNÉ
Dépurato-tonique, Régénérateur du Sang et des Humeurs
Entièrement VÉGÉTAL, il remédie aux accidents mercuriels
Expéditions par correspondance
S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de 1^{re} classe.
Rue Pixay, 12, au premier étage, près de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.
Allée de traverse, rue de l'Arbre-Sec, 9. 35

35 Ans de Succès
ROB-SAVARES! DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné
pour la parfaite guérison des
MALADIES SECRÈTES
Faiblesse des organes, Pertes, Abscès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.
Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.
Expéditions par correspondances
S'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe
rue Pixay, 12, au premier étage, Lyon
allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

GRANDE CHAPELLERIE

GROS PARISIENNE DÉTAIL

LYON, 30, quai St-Antoine, 30, LYON

FABRIQUE DE CHAPEAUX
Soies, feutres, souples et apprêtés

Casquettes en tous genres

Depuis 0 fr. 75 c.

Impossible aux concurrents de faire mieux et à meilleur marché que les ateliers de cette maison, dont l'organisation économique offre à l'acheteur un bénéfice de 40 0/0 sur tous nos articles.

FANTAISIES POUR ENFANTS

Fournisseurs des Collèges et Pensionnats
Saison d'été

100,000

Chapeaux de paille de tous genres et de tous modèles depuis 0,15 cent.

Spécialité de PANAMAS

MODE DU JOUR—GARNITURE RICHE

LA SILENCIEUSE



MACHINES A COUDRE
BRODEUSES, BOUTONNIÈRES

de tous systèmes
pour Familles et Ateliers
garanties de 4 an à 5 ans, de 50 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-F. MOLLIÈRE

Rue Impériale, 61 et 62, Lyon
Plusieurs médailles d'or (81-12)

Toux, Rhumes, Catarrhes
Coqueluche et Oppression

Ne peuvent résister à l'action du **SIROP DUBREUIL**, que 12 années de succès ont placé au premier rang parmi les Pectoraux.

Dépôts : Pharmacie DUBREUIL, 38, rue de Chartres, et dans toutes les Pharmacies et Drogueries.

Exiger la signature